

Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 7

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le chef-d'œuvre de Musset. Silvio, le beau, l'élégant Silvio, c'était bien entendu lui, le prof. Pour le rôle de Ninon, un travesti s'était imposé, aucune jeune fille du patelin n'ayant osé l'accepter, à cause des nombreux baisers qu'il comporte. « Pensez donc ma chère ! sur la bouche ! et en public ! » Le problème avait été de trouver un jeune homme aussi beau que sa sœur. A l'unanimité, le choix se porta sur Jean-Jean, le petit facteur, blond comme une fille et rougissant aussi comme une fille. Le soir de la première, tout commença le mieux du monde. Mais à la scène de la Terrasse, Acte II, quand Silvio, aux pieds de Ninon, clame éperdument, entre mille paroles amoureuses : « Je vous aime, Ninon, je vous aime ! », voilà que notre jeune premier perd tout-à-coup le fil et lance, sans avoir l'air de se tromper :

« Je vous aime, Jean-Jean, je vous aime à genoux . . . Vos yeux sont de cristal, vos lèvres sont vermeilles . . . Votre taille flexible est comme un palmier vert . . . Le son de votre voix est comme un bon génie . . . Toute votre nature est comme une harmonie . . . Laissez-moi seulement baiser votre chaussure . . . Laissez-moi rester là près de vous en silence . . . Je vous aime, Jean-Jean, je vous aime à mourir . . . etc. »

Ce fut un beau tohu-bohu dans la salle de spectacle. Le petit postier lui-même défaillait, sans qu'on put savoir si c'était de honte ou de joie ? Il s'en fallut d'un cheveu qu'on appelât les pompiers. Mais le prof ayant juré sur son honneur de galant homme qu'il y avait là un simple qui-proquo, on voulut bien le croire et passer l'éponge, d'autant que personne ne savait au juste ce que pouvait bien être un qui-proquo. Est-il besoin d'ajouter qu'il n'y eut pas de seconde représentation.

*

Si ces FLEURETTES vous ont plu, ami rédacteur, ami lecteur, dites-le moi, et je vous en offrirai d'autres. Bichon

Chronique des livres

Une regrettable actualité m'incite à vous parler d'abord du récent livre de Stephan Hecquet : « Les Collégiens » (1). Les journaux nous apprennent la mort de cet estimable avocat-écrivain à l'âge de quarante et un ans. Il est à craindre malheureusement, que son dernier roman ne semble pas un testament capable de le faire passer à la postérité. Et c'est dommage car, si Stéphen Hecquet n'avait encore pu manifester un talent d'envergure ni une personnalité de grand écrivain, ses livres étaient du moins agréables à lire, distrayants, et son honnêteté indiscutable. Il avait obtenu un certain succès avec : « Anne ou le garçon de verre », édité chez Plon et était un des rares romanciers dont les amis du Cercle pouvaient acquérir le dernier roman paru sans crainte d'une lourde déception.

Hélas ! je le répète, « Les Collégiens » ne restera pas comme un classique de la littérature pas plus qu'un document pour l'évolution de la littérature homophile.

D'abord, il faut chicaner sur ce titre qui n'est qu'un attrape-lecteurs. Il n'est nullement question ici de collégiens, c'est à peine s'il en paraît deux, brièvement, dans le livre, mais plutôt d'un collègue. Ce collègue religieux nommé Balthazar est le seul personnage du roman. Plus qu'un roman, d'ailleurs, c'est la chronique minutieuse, souvent truculente, quelquefois féroce, de la vie du collègue au cours de deux années précises : 1938 et 1939. Le seul côté de vision qui nous soit offert est celui des prêtres, surveillants ou professeurs. Quelle série de personnages, dessinés en de brefs croquis, comme étudiés par la pointe-sèche d'un Daumier ! Aucune indulgence sous la plume de Stéphane Hecquet, pas beaucoup de tendresse. Cette galerie de pantins plus ridicules et plus pitoyables qu'odieux grouille comme vermine dans un fromage. Il y a du Rabelais dans ces pages, un peu de Céline, un peu de Gabriel Chevalier, et aussi un peu de Peyrefitte, non du meilleur.

Autre grief, ce titre : « Les collégiens », peut évoquer une ambiance d'amitiés particulières. Or, il n'en est rien. Si les liaisons sexuelles (aucune allusion aux penchants sentimentaux !) entre élèves ou entre élèves et professeurs sont évoquées, c'est comme choses évidentes et sur lesquelles il est inutile de s'expliquer. L'ambiance du livre rejoint sur ce point celle du collègue : « Admettons, fermons les yeux, mais surtout n'en parlons point ! Malheur à celui par qui le scandale... ». C'est un parti-pris assez énervant pour le lecteur qui, aguiché par le titre, espère mieux que cette... extrême discrétion.

Et enfin, l'époque définie où se situe, non pas l'action mais cette série de clichés, — n'eût-il pas mieux valu les situer hors d'un temps précis ? — les faits de cette époque ont donné à l'auteur l'occasion d'alourdir son livre par de fastidieux bavardages sur la politique d'alors : guerre d'Espagne, Munich, etc... et une inutile généralisation de tous les vices qu'il prête à ses personnages. Charge contre le clergé et contre l'éducation religieuse qui trahit une rancune trop personnelle pour ajouter un témoignage sérieux à toute la littérature déjà écrite sur ce sujet.

En résumé : un livre qui ne satisfait pas, qui ne laissera pas un long souvenir, mais qui, dans un genre mineur, est bien fait, réjouissant quelquefois, souvent intéressant, et n'empêche pas de déplorer la perte d'un écrivain authentique, capable de meilleures œuvres.

Je n'aurais vraiment aucun motif pour vous entretenir du récent ouvrage de Roger Peyrefitte : « Le spectateur nocturne » ⁽²⁾, si le nom de cet auteur ne constituait une sorte d'abus de confiance. Son premier roman : « Les amitiés particulières » put faire croire qu'un grand écrivain nous était donné. Quoique pessimiste et déprimant dans le fond, il suscitait par la forme une admiration et une confiance qui ne trouve pas, hélas ! d'autre objet dans la littérature contemporaine. La littérature dite d'appartenance homosexuelle est peut-être devenue assez abondante pour donner matière à une chronique presque mensuelle dans cette revue, mais elle continue à manquer dangereusement du seul élément qui pourrait lui donner force et solidité : un grand écrivain. Car, de tous ces livres plus ou moins bons, plus ou moins mauvais plutôt, dont je vous entretiens fidèlement, combien seront encore lus dans cinquante ans,

porteront témoignage de notre époque soit-disant de renaissance ? Aucun, je le crains.

Roger Peyrefitte nous donna par son coup d'essai un coup de maître. Nous avions un phare, l'équivalent de ce que furent, avec plus ou moins de sincérité ou de continuité, un Gide ou un Cocteau pour les générations précédentes. Hélas ! il nous fallut déchanter ! Quoique encore agréables, les œuvres suivantes de Peyrefitte : « Les amours singulières », « Les Ambassades », marquaient déjà une brutale courbe descendante vers la facilité, vers la tentation des réussites commerciales. Que dire de tous les livres qui suivirent avec une belle régularité, chronique de concierge, ragots de valet renvoyé, compilation de manuel scolaire, ou extraits du Bottin mondain, chaque fois plus décevants ? Je me suis obstiné à vous en rendre compte, rageusement, tristement surtout. Le grand écrivain espéré devenait peu à peu comparable à ces potineurs qui tirent à la ligne dans quelque hebdomadaire à scandales du Samedi soir. Ah ! s'il avait suivi la courbe contraire, on pourrait espérer encore. Partir du « Spectateur nocturne » pour arriver un jour aux « Amitiés particulières » ! Mais cette chute vers la vulgarité et la banalité, cette dégringolade dans le vide est un spectacle désolant à observer.

Je n'ai aucun parti-pris contre Monsieur Peyrefitte, je ne le connais pas et ne souhaite plus le rencontrer. Mon opinion, chacun peut et doit la contrôler. Je ne peux que m'accuser moi-même de l'avoir cru un écrivain sur la foi d'un seul livre. Mais je ne suis pas seul à m'être grisé d'espoir, et combien d'autres continuent à se précipiter sur le « nouveau Peyrefitte » comme sur une marque fameuse. Ils n'en tirent qu'un morne découragement s'ils n'ont pas encore compris que Roger Peyrefitte ne fut un grand écrivain que d'occasion : « Eh ! quoi ? Voilà ce que nous donne un grand écrivain ? Ce n'est pas grand chose un grand écrivain ! ». Ah ! non, ne généralisons pas ! Imaginons plutôt que « Les amitiés particulières » fut un manuscrit trouvé dans la rue par Monsieur Peyrefitte et qu'il ne fut jamais un grand écrivain. Ce serait, au moins, une consolation.

Je pense qu'il ne restera plus beaucoup d'admirateurs à Roger Peyrefitte après lecture du « Spectateur nocturne ». Mais, je vous en prie, lisez ce livre. Vous serez guéri définitivement du mythe Peyrefitte. Ah ! le bon livre dans ce sens ! Il nous délivre de l'illusion. Car, non seulement il est creux comme un œuf gobé, mais il est plat, il est ennuyeux, que c'en est un soulagement. Ouf ! Plus de Peyrefitte ! Et s'il n'était qu'ennuyeux ! Mais il est mal écrit, prétentieux et lourd. Permettez-moi un bref résumé et un exemple choisi au hasard.

Écrit en forme de dialogues, ou plutôt de bavardages, — mais non en forme de pièce dramatique quoique divisé en actes ! —, il met en scène Restif de la Bretonne, auteur libertin méconnu en son temps, presque oublié aujourd'hui (et c'est justice !) au dernier jour de sa vie en 1806. En quatre actes et en divers jardins de Paris, Restif rencontre quelques personnages marquants de sa vie par d'in vraisemblables hasards. Le pèlerinage sentimental (?) de ce moribond bavard le met en présence de diverses ex-maîtresses qu'il nomme ses filles et de ses filles authentiques

qui furent aussi ses maîtresses (!!!) des anciens amants de sa femme et des amants actuels des dites-filles. C'est peu de dire que tout tourne autour de ces situations car il n'y a rien d'autre. Situations délicates et traitées avec tant de tact et d'esprit ! En voulez-vous un exemple ? Je le prend au hasard . . . Dialogue entre Restif et Fanchette sur la mère de cette dernière :

Fanchette: Quelle mémoire !

Restif : Je l'ai toujours entretenue.

Fanchette : Ma mère ?

Restif : Non, ma mémoire.

A quoi bon rechercher d'autres traits aussi fins et jolis ? Ils abondent. Lisez-le entièrement, si possible, jusqu'à la dernière réplique qui salue la mort de Restif : « Bougre ! ».

Je saluerai d'un mot moins précis la mort de l'espoir que je pouvais garder sur l'auteur des « Amitiés particulières ». Mais je ne sais qui vous entretiendra dans ces pages du prochain livre de Roger Peyrefitte. Sûrement pas moi !

(A noter qu'il n'est nullement fait état dans ce livre d'actes ou de sentiments ayant rapport avec l'homosexualité. Mais c'est un détail !)

Et maintenant, pour nous reconforter, abordons de plus hauts sommets. J'ai déjà eu l'occasion de vous parler de la collection anthologique nommée : Bibliothèque Idéale ⁽³⁾ pour vous recommander les études et sélection de textes réunis sur Jouhandeau, Walt Whitman et Jean Cocteau. J'y reviens encore une fois et vous signale le très beau livre paru sur Albert Camus.

Camus ? me direz-vous, mais il n'est pas question d'homosexualité dans l'œuvre d'Albert Camus ! Si grand écrivain fut-il, il n'a aucun rapport avec nous. En êtes-vous certain ? Je vous demande alors de relire « Caligula » et de vous souvenir des belles scènes entre Caligula et Scipion. Albert Camus ne méprisait aucun sentiment fort entre les hommes, à condition qu'ils soient basés sur la vérité. Et même s'il semblait ignorer la deuxième partie du mot homosexuel, toute son œuvre proclame l'amour de l'homme, de l'être humain, la fraternité. S'il a ignoré les formes extérieures de l'homosexualité, il en a rejoint le fond le plus pur, le fond trop souvent oublié. Une lumineuse intelligence dominait peut-être en lui sensualité, mais cette intelligence venait du cœur et n'a jamais étouffé l'élan de son cœur vers les hommes. Est-il une plus belle définition de ce mot si souvent mis à toute les sauces : un humaniste ?

Mai 1960

R.G.D.

1) Editions de la Table Ronde 1960

2) Flammarion 1960

3) Editions N.R.F. 1960